

Le corps en pages

Ariane Fontaine

Number 151 (2), 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71844ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Fontaine, A. (2014). Le corps en pages. *Jeu*, (151), 88–89.

EN PAGES

Les liens entre la danse et l'écriture sont riches en possibilités. Des œuvres récentes de Paul-André Fortier et de Marie Chouinard montrent bien comment les mots peuvent insuffler un état au corps et, vice-versa, comment la danse peut se tracer en toutes lettres.

Ariane Fontaine



LE CORPS

Vertiges de Paul-André Fortier, en duo avec le violoniste Malcolm Goldstein. Spectacle présenté en reprise au Festival international de la littérature en 2013. © Robert Etcheverry

Henri Michaux : Mouvements de Marie Chouinard (2011). Sur la photo : Carol Prieur. © Sylvie-Ann Paré

Henri Michaux : Mouvements de Marie Chouinard (2011). Sur la photo : Lucy May. © Marie Chouinard

La danse puise souvent dans les mots, dans le champ de résonance qu'ils déploient dans le corps. En création, les chorégraphes peuvent proposer des improvisations à partir d'expressions ou de textes divers (contes, mythes, poèmes, etc.); ces bribes de langage susciteront des états de corps différents pour chaque interprète, qui développera, pour reprendre l'expression de Guylaine Massoutre dans *L'Atelier du danseur* (Fides, 2004), une « narration intérieure », une sorte de récit qui l'engagera dans son processus. Par leurs connotations et leurs références toutes personnelles, les mots induisent des images et des souvenirs qui prennent au corps, qui prennent corps. Faite de phrases (avec ses rythmes, ses répétitions et ses accents), la *chor-é-graphie* s'avère ainsi un « acte corporel d'énonciation », comme l'explique Bernard Noël dans « Danse et texte » (*De la création chorégraphique*, Centre national de la danse, 2001).

« LE CORPS EST UNE FICTION RÉELLE »

Daniel Sibony, *Le Corps et sa danse*,
Seuil, 1995

Le lien entre la danse et l'écriture est donc riche en duos possibles. Deux créateurs d'ici ont mis en scène, différemment, ce pas de deux : Paul-André Fortier et Marie Chouinard. Le premier a fait des études en littérature qui l'ont mené à la danse, et ces deux formes d'art l'interpellent dans leurs échos partagés. En septembre 2013, il reprenait au Festival international de la littérature son spectacle *Vertiges* : un duo avec le violoniste virtuose Malcolm Goldstein. À la suite des représentations, des écrivaines (Lula Carballo, Denise Desautels, Louise Dupré, Suzanne Lebeau, Alexie Morin et Élise Turcotte) étaient invitées à composer un texte à partir du spectacle et donc, de leur réseau singulier de signifiants qu'a su déceler ou arracher l'œuvre de Fortier et Goldstein.

La scénographie de *Vertiges* est faite de nombreux globes lumineux placés au sol. De grands pans de bois blancs en fond de scène évoquent une portée, une page ou un tableau sur lequel s'impriment mains et gestes. Le travail des ombres, comme écriture ou peinture du corps en mouvement, hante d'ailleurs la pièce. Grâce à un projecteur, les gestes se profilent, disproportionnés, sur le tableau. Des graffitis dans la nuit. Au cœur de cette partition spatiale – mélodie de cour d'école, bruissement de forêt touffue ou repaire de créatures –, un dialogue entre la danse et la musique se construit. C'est en outre dans le clair-obscur de cette réalité et de cette fiction scéniques que des histoires ont pris forme sous la plume d'auteurs attentives au geste, au son, et, en même temps, bien loin dans les contrées où la chorégraphie les a emportées, ouvrant l'horizon de l'imaginaire. Car la danse transporte et, ce faisant, se prolonge et coule du crayon, renouvelée. Les écrivaines feront ainsi valser les lettres à travers leur expérience sensorielle, leur propre corps à l'œuvre. Un « corps tuyau tunnel par où ça passe », tel que

[...] les mots induisent des images et des souvenirs qui prennent au corps, qui prennent corps.

le poétise Denise Desautels dans son texte. Le texte sera en somme la trace de ce transport signifiant. Du « je » narrateur qui voyage de la page à la scène, à l'observateur presque philosophe, en passant par les toiles de Goya, la mémoire de Saint-Denys Garneau ou des personnages oniriques que le contact entre la chorégraphie et l'écriture a fait naître, la danse s'avère pleine d'intertextualité personnelle. Elle renferme et fait éclore des récits apparemment inconnus. Entre le geste et l'archet, la scène et la page, le corps et les mots, se dégage, tel que l'exprime Guylaine Massoutre, « l'immensité intérieure » et, devant celle-ci, le vertige de la rencontre.

« LA DANSE EST UN POÈME DE GESTES »

Daniel Sibony, *Le Corps et sa danse*

Marie Chouinard chorégraphie, danse et écrit de la poésie. Elle a décrypté dans le livre *Mouvements* d'Henri Michaux – un artiste qui dit d'ailleurs avoir dansé à travers son travail d'écriture – une longue séquence chorégraphique qu'elle a traduite dans le corps de ses interprètes. Ici, ce sont les dessins à l'encre de Chine qui ont révélé à la chorégraphe une suite de gestes – longs bras élastiques, cous déviés, langues saillies –, qu'elle a agencés comme un long poème rythmé aux coups de pinceau et de bassin dans *Henri Michaux : Mouvements*. Sur la scène blanche, les danseurs (Paige Culley, Valeria Galluccio, Leon Kupferschmid, Jason Martin, Lucy M. May, Mariusz Ostrowski, Sacha Ouellette-Deguire, Carol Prieur, Gérard Reyes, Dorotea Saykaly,

James Viveiros et Megan Walbaum), vêtus complètement de noir, vont et viennent, s'élançant et ressortent l'un après l'autre, calligraphiant de tout leur corps les dessins projetés simultanément (et maintenus) sur de grands écrans blancs en fond de scène. Au fil de leurs multiples entrées et sorties pour esquisser ces belles et asymétriques « taches » noires, ils développent leur phrasé et composent un recueil scénique. Parfois agglutinés pour exécuter une forme tentaculaire – « unité qui fourmille » –, leur tracé fugace sur scène apporte souffle et pulsation à celui qui est projeté sur les pans en arrière d'eux, tandis que l'art de Michaux donne impulsion à cette composition chorégraphique pulvérisée en de brefs récits d'hommes et d'animaux. La danse est faite d'échos. Elle est picturale et poétique.

Au milieu de la pièce, Carol Prieur, partiellement cachée sous le tapis de la scène, clame le long poème de Michaux qui vibre au cœur de ce même livre. Les dessins et les formes dansées trouvent résonance dans ce texte au rythme vif, qui évoque « la vie motrice » : cet insaisissable à graver. Puis, à nouveau, les interprètes « saute[nt] dans le rien » et, selon Daniel Sibony, « la danse rattrape "le dire" là où il plonge dans l'indicible ». Dans leur énonciation urgente et silencieuse de cette œuvre d'encre, les interprètes façonnent un langage des pieds à la langue, traces éphémères qui font pourtant *impression* dans l'espace, qui s'écrivent comme elles s'effacent, qui s'effacent comme elles s'écrivent : « corps qui s'ignifie[nt] », mentionne à nouveau Sibony, embrasant nos sens. ●